

de lui, et je remplissais le triste emploi de secrétaire. Je rédigeai donc les lettres d'adieu ; la dernière commençait ainsi :

« Non coupable, je vais vers une mort imméritée. »

Vers midi, le confesseur, le père Soria vint ; il était recommandé par Vasquez.

Cette nuit et les suivantes, jusqu'au 19, je dormis dans sa chambre ; il passa une nuit calme.

Le 16 au matin, nous reprîmes la sombre occupation des jours précédents. Vers onze heures, avant midi, le colonel Miguel Palacios et le général Refugio Gonzalez, suivis d'une troupe de soldats, vinrent prendre position dans le corridor.

Par la porte entr'ouverte, le nouveau procureur Gonzalez lut à l'Empereur, puis aux deux généraux l'arrêt de mort.

Pâle, mais les traits souriants, Maximilien entendit la lecture. Quand le procureur eut terminé, il se tourna vers moi, et avec le calme le plus grand, montrant la pendule, il dit :

— C'est à trois heures. Il nous reste encore assez de temps. Vous pourrez tout terminer tranquillement.

Dans l'intervalle, le secrétaire Blasio que l'Empereur avait fait appeler, était entré ; il lui dicta en espagnol la lettre suivante :

Monsieur don Carlos Rubio,

Plein de confiance, je m'adresse à vous, étant complètement dépourvu d'argent, pour avoir la somme nécessaire à l'exécution de mes dernières volontés. Elle vous sera rendue par mes parents d'Europe que j'institue mes héritiers.

Je désire que mon corps soit ramené en Europe, près de celui de l'Impératrice ; je confie tous ces soins à mon médecin, le docteur Basch ; vous lui remettrez de l'argent pour l'embaumement et le transport, ainsi que pour le retour de mes serviteurs en Europe. La liquidation du prêt sera faite par mes parents ou par l'entremise des maisons européennes que vous désignerez, ou par des billets à ordre qui seront envoyés à



Mexico. C'est le docteur cité plus haut qui prendra les arrangements.

En vous remerciant à l'avance pour cette faveur que je vous devrai, je vous envoie mes salutations d'adieu et suis, en vous souhaitant du bonheur,

Votre

MAXIMILIEN.

Queretaro, le 16 juin 1867.

A midi, le confesseur, le père Soria vint. Le bureau fut porté de la chambre de l'Empereur dans la miennne et j'écrivis jusqu'à deux heures.

A une heure, une messe fut dite dans la chambre de Miramon ; les trois condamnés reçurent la communion.

A deux heures, je soumis les lettres à la signature de l'Empereur ; il me reçut en disant :

— Je puis vous assurer que mourir est plus facile que je ne me l'étais imaginé. Je suis tout à fait prêt.

Les confesseurs restèrent pour accompagner les condamnés dans leur dernier trajet.

A trois heure, l'Empereur prit congé de moi et des serviteurs qui sanglotaient en lui baisant les mains. Il ôta son anneau de mariage.

— Vous vous rendrez à Vienne pour parler du siège de Queretaro à mon père, à ma mère, à mes parents ; vous leur raconterez mes derniers jours.

Et il appuya sur ceci :

— Dites à ma mère que j'ai rempli mon devoir comme soldat et que je suis mort en bon chrétien.

L'officier de garde, qui commandait en même temps le peloton d'exécution, demanda en pleurant pardon à l'Empereur.

— Vous êtes soldat, lui répondit celui-ci, il faut accomplir votre devoir.

A trois heures, personne ne parut pour chercher les condamnés. Pendant une heure entière, l'Empereur et les deux généraux attendirent dans le corridor l'ordre les appelant au lieu du supplice.

Sans contrainte, serein, Maximilien passa ce temps à causer avec son confesseur et avec ses



défenseurs Ortega et Vasquez. Il exprima la joie que lui causait la beauté du ciel.

— J'ai toujours désiré mourir par un beau temps, dit-il, ce vœu est tout au moins exaucé.

Il s'adressa encore plusieurs fois à moi, me répétant ses ordres.

Voici le dernier souvenir qu'il envoya à ses amis :

— Saluez pour moi le prince et la princesse de Salm, Pitner, Schaffer, Groller et Bilimek.

Les deux généraux Mejia, Miramon étaient, ou profondément plongés dans la lecture de leurs livres de prières, ou en conversation avec leurs confesseurs.

Enfin, à quatre heures, le colonel Palacios arriva, agitant une feuille de papier. C'était un télégramme envoyé par le gouvernement de San Luis de Potosi qui retardait, jusqu'au samedi 19, l'exécution du jugement.

— C'est dur, dit l'Empereur, lorsque Palacios eut lu le télégramme ; j'en avais fini avec le monde.

Une lueur d'espoir s'éleva en moi, d'autant plus que les officiers auxquels je parlais croyaient fermement que ce délai équivalait à une grâce.

Je ne voulais pas croire à une exécution retardée. Il fallait pour cela une cruauté de cannibale envers les condamnés qui avaient déjà souffert une fois les angoisses de la mort, et jouer avec eux ce jeu cruel de leur rendre la vie dont ils étaient déjà retranchés.

L'Empereur resta parfaitement indifférent à cette espérance.

— Arrive ce qui voudra, je n'appartiens plus à ce monde !

Et ses pensées, ses actes, du 16 au 19, furent en parfaite harmonie avec cette résignation.

J'eus à compléter la lettre à Radowitz, à en écrire d'autres qui étaient encore des adieux.

Le père Soria vint chaque jour et l'Empereur me fit cette remarque :

— J'ai changé de rôle avec mon confesseur ; c'est moi qui ai à le consoler pour qu'il ne perde pas courage.

Ce même jour, il adressa une lettre aux généraux prisonniers :



Queretaro : prisons des Capucins,  
17 juin 1867.

Messieurs les généraux et  
chefs prisonniers en cette ville.

En ce moment solennel, je vous adresse ces lignes, expression de ma reconnaissance pour la loyauté avec laquelle vous m'avez servi, ainsi que l'assurance de la considération sincère de

Votre,

MAXIMILIEN.

Le 17 juin passa avec des ailes de plomb. Une éternité s'écoulait minute par minute : le salut si ardemment désiré n'arrivait pas.

La nuit vint, sans que nul se montrât avec une nouvelle bonne ou mauvaise. Sombre et effroyable solitude ! La nuit, tranquillement écoulée pour l'Empereur, finit. Le matin du 18 arriva et le gouvernement de san Luis de Potosi ne donnait encore pas signe de vie.

Vasquez apporta la réponse écrite des généraux, l'Empereur me la passa :

Queretaro, prison des Thérésites,  
18 juin 1867.

Sire,

Nous avons reçu la lettre cordiale et émouvante, datée d'hier, dans laquelle Votre Majesté exprime de sa propre main les sentiments qu'elle éprouve pour tous les généraux et chefs qui l'ont servie jusqu'à cette effroyable crise.

Comme nos autres compagnons sont au secret comme nous, il ne nous a malheureusement pas encore été possible de leur communiquer le contenu de la lettre de Votre Majesté. Cependant, cela aura lieu dès que nous le pourrons.

Sire, nous aussi, les généraux vaincus, nous vos admirateurs et vos amis, nous sommes aussi sur le chemin du supplice, et si le sort irréconciliable nous est fatal à tous, sire, auprès de Dieu nous nous réunirons à Votre Majesté et de notre Impératrice qui séjourne déjà au milieu des anges. Nous sommes, Sire, de votre Majesté, les serviteurs enthousiastes.

M. M. ESCOBAR,

J. L. CASANOVA,

C. MORETT,

B. HERRERA Y LOZADA.



Vers midi parurent le baron Magnus et Bahsen, arrivés de San Luis dans la nuit. Magnus, instruit de ma captivité nouvelle, avait, supposant que je ne serais pas de sitôt rendu à la liberté, amené un autre médecin allemand, le docteur Szanzer pour l'embaumement.

Dès le 16, l'Empereur avait remis à Vasquez les souvenirs qu'il devait me rendre afin que je pusse les ramener en Europe. Le 18, après midi, il lui confia les lettres en présence de Magnus et de Bahsen, avec la même recommandation. L'avocat me donna la même assurance pour les papiers qu'il possédait déjà.

Maximilien remercia, par lettre, ses défenseurs « pour leur constance et leur énergie » et envoya le télégramme suivant au gouvernement :

« — Je désire qu'il soit fait grâce de la vie aux généraux Miguel Miramon et Thomas Mejia qui ont souffert hier toutes les angoisses de la mort, et que je sois, comme je l'ai dit, quand j'ai été fait prisonnier, la seule victime.

Voici sa lettre à Juarez : (1)

Monsieur Benito Juarez,

Sur le point de subir la mort pour avoir essayé, si de nouvelles institutions seraient en état de mettre un terme à la guerre sanglante, qui depuis tant d'années désole ce malheureux pays, je donnerai ma vie avec joie, si ce sacrifice peut contribuer à la paix et à la prospérité de ma nouvelle patrie. Profondément convaincu que rien de durable ne peut être produit par un terrain arrosé de sang, secoué par les plus violentes agitations, je vous conjure, de la façon la plus solennelle, avec la sincérité particulière à l'heure à laquelle je suis arrivé, je vous supplie que mon sang soit le dernier versé, et que vous poursuiviez le noble but que vous avez choisi avec la persévérance—je l'ai reconnue même dans le bonheur—que vous avez mise à défendre la cause que vous venez de faire triompher. Réconciliez les partis, établissez une paix durable sur des principes solides.

(1) Cette lettre porte la date du 19 juin, c'est-à-dire, le jour de l'exécution ; selon l'ordre de Maximilien, elle ne devait partir que ce jour-là.



Vers trois heures environ, le baron Magnus et le colonel Villanueva présents, le colonel Palacios nous avertit, Magnus et moi, que l'Empereur devait s'adresser directement au général Escobedo au sujet de son cadavre.

L'Empereur, remarquant notre conversation, me fit signe et me demanda de quoi il s'agissait.

Je le mis au courant.

--Cela n'est pas convenable, dit-il.

Je dictai en langue espagnole, une lettre déjà écrite en allemand au puissant colonel Villanueva, l'informant du désir de l'Empereur. Celui-ci voulait que son cadavre fût remis au baron Magnus et à moi pour que je le ramenasse en Europe ; le baron était chargé des démarches. L'Empereur lut la lettre avec tranquillité, la signa d'un trait de plume ferme et vigoureux.

Vers cinq heures vint de San Luis un refus en réponse au télégramme demandant la grâce des généraux.

Après huit heures, Maximilien se mit au lit. Je restai seul avec lui dans la chambre.

Vers neuf heures, Palacios revint encore une fois avertir de la part d'Escobedo que l'Empereur pouvait être sans crainte, ses dernières volontés devant être accomplies en tous points.

L'Empereur lut une heure l'imitation de Jésus-Christ. Il l'avait demandé au père Soria ; puis il souffla sa bougie.

Une demi-heure plus tard, il était endormi. Quelqu'un entra dans la chambre. Je bondis ; une joie folle s'empara de moi. C'était le docteur Riva, annonçant qu'Escobedo désirait parler à l'Empereur.

Le bruit l'avait réveillé ; il ralluma la bougie. Escobedo s'approcha. Riva et moi nous quittâmes la chambre.

Quelques minutes plus tard, le général en sortait ; j'allai à l'Empereur.

— Escobedo est venu me dire adieu. C'est dommage, je dormais si bien.

Peu après, il éteignait encore une fois sa bougie, et au bout d'une heure qui me parut une éternité, j'entendis, à sa respiration tranquille et régulière, qu'il s'était rendormi.



A trois heures et demie il se réveilla. J'appelai les domestiques ; ils dormaient dans une chambre donnant sur le corridor. Le confesseur vint ensuite et à cinq heures lui et les généraux entendirent une messe. A six heures moins le quart il prit un déjeuner qui consistait en café, poulet, une demi-bouteille de vin et du pain.

Pour la seconde fois, il me remit son anneau de mariage ; je le lui avais rendu le 16. Il me répéta ses commissions, ses adieux, mit dans la poche de devant de ma veste un scapulaire que lui avait apporté le confesseur :

— Vous donnerez cela à ma mère.

Ce fut sa dernière recommandation.

A six heures et demie Palacios vint. Ma dernière espérance de grâce s'éteignit.

L'Empereur se plaça au milieu des soldats qui formaient l'escorte. Je l'accompagnai jusqu'à l'escalier. Là, en secouant légèrement la tête avec un sourire amical, il me tendit la main. J'essayai de le suivre, mes forces m'abandonnèrent...

Une bonne heure plus tard, les sons plaintifs de la cloche me sortirent de ma torpeur. L'horreur était accomplie...!

Le colonel Palacios revint vers huit heures. On voyait qu'il s'efforçait de comprimer la profonde émotion qui s'était emparée de lui. Il me tendit la main et d'une voix émue :

— *Era una alma grande.*—C'était une grande âme.—

Palacios m'annonça que j'étais à jamais libre et autorisé à assister à l'embaumement. Il me conduisit en bas, dans l'église, près du corps de l'Empereur, posé sur une table, recouvert d'un drap. Ses traits n'étaient pas changés ; la tête était intacte, le corps traversé par six balles.